

VIVE L'ARMÉE !

A ceux qui ne peuvent combattre, et qui ne communiquent avec l'armée que par les lettres qu'ils reçoivent de leurs enfants et de leurs amis, ou par les soins qu'ils donnent aux blessés, qu'il soit permis, du moins, de dire bien haut le sentiment qui remplit leur cœur. La France est fière de ses soldats, elle les félicite avec amour et avec reconnaissance. Hier, la plupart d'entre eux menaient la vie civile : du jour au lendemain ils sont devenus de vrais soldats de France.

Les conditions de la guerre actuelle n'ont pu les réduire à l'état de machines et de choses passives : ils ont l'ardeur, l'élan, la bravoure, la valeur personnelle de leurs devanciers. Il faut réprimer leur impatient désir d'obtenir la décision par le corps à corps. En dépit de fatigues inouïes, parmi des luttes d'une continuité, d'une durée, d'une violence inconnues, ils conservent cette qualité française : la gaieté ; et ils redisent leur mot héroïquement naïf : « Y a

du bon ! » Et à ces vertus spontanées ils en joignent une qui leur est moins naturelle, mais que la guerre présente rend indispensable : la patience, la persévérance calme et sans éclat.

Ils sont bien français, car ils s'aiment et s'entraident. Le blessé oublie son mal s'il s'agit de porter secours à un camarade. Entre chefs et soldats, il y a plus qu'un rapport de supérieurs à subordonnés. Le chef dit au soldat : « Mon ami. » De cœur ces hommes sont frères. Ils ne sont pas simplement les ouvriers d'une tâche commune, ils sont personnellement dévoués les uns aux autres. Et leur affection mutuelle efface tous les dissentiments. Que sont nos rivalités de partis pour ces enfants qui, tous avec le même amour, défendent la mère commune ?

Français, ils le demeurent par la noblesse d'âme et la générosité. Ce n'est pas eux qui, froidement, ambitionneraient la gloire de dépasser en barbarie les Vandales et les Huns. Tourguénéff raconte cet épisode de la guerre de Crimée : Un Français et un Russe, blessés l'un et l'autre, gisaient côte à côte, parmi les cadavres, sur le champ de bataille. Ils essayèrent de se parler, mais ne purent se comprendre. La nuit se passa sans que personne vint pour les relever. Le lendemain matin, le Russe, en se réveillant, vit qu'il avait sur lui, soigneusement étendu, le manteau de son compagnon. Celui-ci

était mort. Le Russe comprit et pleura. Voilà de quoi les Français sont capables envers un ennemi loyal.

La patrie est hautement honorée par la belle vaillance de ses soldats. Il faut convenir que, depuis 70, nous eûmes souvent occasion de faire une pénible remarque. La France brillait dans les sciences, les arts, les lettres, l'industrie. Or, ses ennemis insinuaient volontiers que là devait désormais se borner son activité, et que c'en était fait de son rôle politique dans le monde. On lui assignait la condition de la Grèce antique après Chéronée. On l'admirerait comme artiste, pourvu qu'elle renonçât à exister comme grande puissance.

La prétention d'humilier ainsi la France était insensée. Nos soldats prouvent que celle-ci n'a rien perdu de sa valeur et de sa capacité d'effort. Elle aime le beau, mais elle sait se défendre. L'histoire de son rôle dans la vie politique des nations n'est pas close. Non seulement elle est éprise de nobles idées, mais elle sait lutter opiniâtrement pour les faire prévaloir.

Il est vrai que l'on voudrait aujourd'hui démontrer au monde que les vertus morales : valeur individuelle, grandeur d'âme, foi dans le droit et la justice, sont désormais inefficaces et sans emploi, et que la force matérielle, avec la science, qui la multiplie, est maintenant le seul

agent du succès. Nos soldats fournissent et fourniront la démonstration contraire. Ils prouveront, par le fait, que, si le canon prépare la victoire, c'est l'homme qui la remporte, et que de ses qualités d'homme dépend, en définitive, l'issue de la guerre.

Dans une réunion franco-écossaise à laquelle je pris part à Nancy, en juillet dernier, le colonel écossais sir Alexander Mac Hardy, en un toast éloquent, nous dit que, si Jeanne d'Arc était peut-être la plus grande figure de tous les temps, c'est que son histoire, mieux que toute autre, signifiait : « La foi et le dévouement poussé jusqu'au sacrifice ne sont pas seulement, en ce monde, les choses les plus belles, ce sont les plus puissantes. » La parole de sir Alexander se vérifiera.

Vive l'Armée !

Émile BOUTROUX,
de l'Académie Française.
